

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 46

Artikel: Plaidoyer pour le sommeil
Autor: C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Un beau garçon comme vous, dans la force de l'âge, matin, c'est dommage.

— Par quoi allons-nous commencer, lui demandai-je, impatient de prendre ma première leçon.

— Vous allez commencer par aller acheter une petite trousse contenant de la teinture d'iode, de l'arnica, de l'eau oxygénée, des pansements de toutes espèces.

— Et ensuite ?

— Ensuite, vous irez chez le notaire de votre famille, vous devez bien avoir quelques petites dispositions à prendre !

— Vous croyez que c'est nécessaire ?

— Il est bon de laisser toujours ses affaires en ordre si l'on ne veut pas causer d'embarras à ses héritiers. C'est égal, à votre âge !... Pourquoi diable, voulez-vous conduire une auto ?

— Je vous le répète, pour m'amuser, pour arriver plus vite si je veux aller quelque part.

— Ah ! ça, vous n'allez pas me faire croire qu'il vous faut une auto pour aller quelque part, même quand cela presse ? C'est un endroit où l'on ne va ni à cheval, ni en voiture.

Je ne comprends absolument rien aux propos de mon professeur, je ne m'explique pas du tout pourquoi il ne m'encourageait pas davantage à apprendre un métier qu'il enseignait. Il ajouta :

— Prenez une assurance sur la vie, si vous avez des enfants.

J'étais singulièrement inquiet et refroidi. Ce professeur avait tout intérêt à m'apprendre à conduire, que lui importait, ensuite que je m'écrabouillasse ou décapitasse pourvu qu'il palpât ses cachets ?

— Ah ! ça, lui dis-je à mon tour, je ne vous comprends pas, on croirait que vous avez des remords ou que vous avez peur d'être poursuivi comme complice si je tue quelqu'un ou si je m'occis ; on croirait plutôt que l'auto ne vous intéresse plus ?

— Oh ! moi, vous savez, maintenant, me répondit-il, l'auto, je m'en moque ; ma fortune est faite ; vous serez mon dernier client.

C. B.

NAISSANCE DU VIN

A ce sujet, le *Conteur* du 10 novembre donne deux légendes : l'une païenne, l'autre biblique.

Pour la seconde, je m'en remets à nos théologiens... c'est leur spécialité.

Pour la première, je remarque que dans la guerre des géants contre Jupiter, une légende, qui m'était fort inconnue, et qui est peut-être du XX^e siècle, fait intervenir un Bacchus ivre !... Premier nouveau pour les classiques ! mais cela prouverait certainement que le vin était déjà trouvé et que sa naissance était antérieure.

La vraie légende grecque parle aussi d'animaux : elle n'en met que trois, choisis avec la finesse de psychologie qui dénote l'esprit grec et qui sont le symbole des trois phases principales de l'ivresse. La voici en quelques mots, dénotant la sobriété et la juste mesure de l'esprit grec qui blâmait l'excès en tout... même en bon vin, et dont la devise était : *(rien de trop)*.

La vigne.

Légende grecque.

Dionysos, (Bacchus, en traduction moderne) encore enfant, fit un voyage en Hellas (Grèce) pour se rendre à Naxia. Le chemin était long, l'enfant fatigué ; il s'assit sur une pierre pour se reposer.

En jetant les yeux à ses pieds, il vit une petite herbe déjà sortie du sol, et il la trouva si belle qu'il pensa aussitôt à l'emporter pour la replanter chez lui. Il la déracina et la prit dans sa main ; mais comme le soleil était très chaud, il eut peur qu'elle ne se desséchât avant son arrivée à Naxia. Un os d'oiseau tomba sous son regard ; il y introduisit la plante et poursuivit sa route.

Dans la main du jeune dieu, la tige croissait si vite que bientôt elle dépassa l'os par le haut

et par le bas. Comme il craignait encore qu'elle séchât, il regarda autour de lui, et voyant un os de lion plus gros que l'os d'oiseau, il y introduisit ce dernier avec la petite plante.

La plante, croissant toujours, dépassa bientôt l'os de lion par le haut et par le bas. Alors, Dionysos ayant trouvé un os d'âne plus gros encore que l'os de lion, y plaça ce dernier avec l'os d'oiseau et la plante qu'ils contenaient.

Il arriva ainsi à Naxia, Or, quand il voulut mettre la plante dans la terre, il s'aperçut que les racines s'étaient si bien entrelacées autour de l'os d'oiseau, de l'os de lion et de l'os d'âne, qu'on n'eût pu dégager la tige sans endommager les racines. Il planta donc l'arbuste tel quel.

La plante grandit rapidement. A sa grande joie, elle portait des grappes merveilleuses ; il les pressa et il en fit le premier vin, qu'il donna à boire aux hommes.

Mais Dionysos fut alors témoin d'un grand prodige : Quand les hommes commençaient à boire, ils se mettaient d'abord à chanter comme des oiseaux.

Quand ils buvaient davantage, ils devenaient forts comme des lions.

Quand ils buvaient longtemps, leurs têtes s'abaissaient et ils étaient semblables à des ânes.

Telle est la vieille légende de l'origine du vin. Chasles l'a reprise des Grecs, et nous l'a ainsi transmise. Elle prouve, en tous cas, que les anciens n'étaient pas plus justes que nous envers les ânes, qui auraient tous les droits de protester contre l'homme... s'ils ne se tenaient dédaigneusement en dehors des questions politiques et des querelles de partis. A chacun son charbon... Tous les ânes ont droit de paître !

Ave.

Peu rassurant. — La vieille dame. — Je veux bien vous louer ma villa pour les vacances. Mais comme je compte en habiter une partie, j'espère que vous êtes des gens pas bruyants ?

Le futur locataire (d'une voix de rogomme). — Ayez pas peur, ma bonne dame Vous nous entendrez à peine enménager. Et déménager, pas du tout !

PLAIDOYER POUR LE SOMMEIL

JE ne suis pas extraordinairement fier des sentiments que je vais dévoiler dans cette chronique, et j'avoue même avoir eu un moment la pensée de mettre censément ces idées sous la plume d'un tiers, en me contentant, pour ma part, de griffonner un « Pour copie conforme » en dessous du tout.

Mais cela ne serait pas honnête... et après tout, il y aura peut-être d'aimables lecteurs qui se sentiront l'indulgence de m'absoudre, étant portés eux-mêmes qui sait ? à semblable imperfection.

Un jour, deux médecins, l'un anglais, l'autre américain, prétendaient avoir découvert le moyen de supprimer le sommeil !

Je sais bien que cette nouvelle effarante nous a été servie par les journaux d'outre-Manche. N'importe... est-ce effet de suggestion ?... cela m'a empêché tout un temps de dormir !

Supprimer le sommeil !... même en effaçant la fatigue !... Y songe-t-on ?... Dormir, mais c'est ce que je fais le mieux dans ma vie, c'est mon acte le plus parfait... et on voudrait m'en arracher la douceur !...

Car je ne me fais pas illusion. Après avoir décrété que la suppression du sommeil est libre... provisoirement, on finira par la rendre obligatoire, tout comme l'enseignement primaire, le travail de huit heures et l'impôt sur le revenu.

On fera bien de réfléchir avant d'appliquer ces mesures appelées à une bouleversement aussi catastrophique des habitudes mondiales. Sans doute, la science dévoile chaque jour des merveilles nouvelles, mais tout de même, nous empêcher de dormir... non... ça c'est aller un peu fort.

Je proteste, au nom de mes aspirations personnelles, au nom de ce que l'Italien appelle si

justement et si euphoniement le *dolce far niente*.

Mais la chanson elle-même a célébré le sommeil.

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire.

Lorsque tout s'agite au dehors,

Que le flambeau du jour m'éclairé,

Moi je dors !

Et les mamans, sur combien de mélodies naïves et populaires, ne répètent-elles point « Dors, mon p'tit gars », à moins que ce ne soit « mon petit ange », ou bien : « Dodo, l'enfant, dodo ! » On ne pourrait donc plus chanter tout cela ?...

On ne pourrait plus, vers le matin, savourer le moelleux délice de s'étendre avec un petit grognement de satisfaction et de se dire : « Encore une heure ! »

On ne connaîtrait plus cet engourdissement qui nous transporte au paradis des rêves... parfois aussi, il est vrai, dans l'enfer des cauchemars.

Supprimer le sommeil, mais c'est briser l'harmonie dans les familles. Que de fois les parents n'ont-ils point devant les exubérances de leur gentille marmaille, soupiré l'espoir que le marchand de sable passe bientôt et que les petits yeux pétillants, les petites lèvres roses se ferment enfin pour quelques heures ?... En certains foyers, Monsieur, Madame, la belle-mère quand il y en a une, ne cessent de se disputer que lorsque Morphée triomphe de leurs ressentiments : le sommeil est la paix du ménage !

Supprimer le sommeil, mais c'est mettre fin à un exercice qui, je le suppose, continue dans nos écoles gardiennes : Je me souviens que la bonne régente qui formait (au prix de quelle patience, grand Dieu ! la sagesse de nos cinq ans, à une heure fixée, nous commandait, en ponctuant l'ordre de son claquoir : « exercice de repos parfait ». Et, le visage au coude, nous finissions par nous assoupir... quand l'envie de nous chamailler n'était pas trop lancinante.

Supprimer le sommeil, mais c'est tarir pour l'humanité déjà si éprouvée toute une source de consolations.

Certains cherchent à noyer leurs chagrins dans l'ivresse. N'est-il point plus moral de les assoupir dans le sommeil ?

Le fabuliste Florian disait :

On soulage ses maux en se les racontant ;
et certes, il y a des femmes qui, de ce chef, doivent éprouver de fameux soulagements ; mais en dormant on les oublie, ses maux ; c'est mieux encore !

Il y a de pauvres gens qui ne connaîtront jamais le luxe, le confort, l'opulence... voire le plaisir d'être roi... qu'en rêve.

Il faudrait dire adieu à ces éphémères, mais charmantes illusions ? Et le proverbe, le proverbe si précieux aux estomacs vides : « Qui dort, dine », il faudrait y renoncer aussi !... C'est le seul mode de dîner qu'on n'ait pas trouvé le moyen d'augmenter par le temps de vie chère, et voilà qu'on le menace !

Ce n'est pas tout ; la paix sociale elle-même est en danger. On a eu tant de peine à établir le régime des trois huit ; huit heures de travail, huit heures de loisirs, huit heures de repos... Si on supprime le repos, toute la question est remise en état ! A quelles perturbations ne va-t-on point courir ?

Et la science pharmaceutique, que dira-t-elle ? Elle s'est, depuis des siècles, orientée vers la bienfaisance du sommeil à procurer à ses clinets : « Plus d'insomnies ! » nous crient des réclames en nous offrant des poudres plus ou moins efficaces. Que va-t-on faire avec ces médicaments désormais inutilisables, puisque le sommeil sera rayé de la société. Un praticien à qui je confiais cette inquiétude, m'assurait qu'il suffirait de modifier les étiquettes : ces poudres ne feront pas plus de mal comme soporifiques qu'elles ne font du bien comme soporifiques !... C'est là une des beautés de la pharmacie comme de la médecine, dont le remède à nos souffrances, souvent, se borne à leur donner un nom !

J'allais oublier une industrie aujourd'hui particulièrement florissante dans le monde des go-

gos, et qui va se voir frappée de mort par la nouvelle découverte : l'industrie des spirités, cartomanciennes et somnambules de toutes les catégories et de toutes les extralucidités. Comment parler aux esprits ? Il y aura, il est vrai, pour les comparses de cette vaste filibusterie, une ressource : tirer, éveillé, les carottes qu'actuellement ils tirent endormis... ou prétendument endormis. Ils pourront y aller sans crainte : les naïfs ont la confiance robuste.

Il y a aussi des moyens somnifères qui ont pour eux des siècles d'expérience et de succès incontestés. Boileau nous affirmait déjà qu'on peut dormir à l'aise aux sermons de Cotin.

Que de professeurs, de confrenciers, de parlementaires, de raseurs, ont hérité de ce secret d'assoupir leurs victimes ! C.



LA BEDZETTE

Les mois passaient, pour la Bedzette, sans date précise, car elle mesurait le cours de l'année à la maturité des noisettes ou au vert des pâturages. La *Nichonne* à Jérôme s'était cassé la patte en sautant d'un rocher. Une autre fois, un aigle était venu planer au-dessus du troupeau, et la Bedzette avait brandi son bâton et récité une prière étrange. Cependant, deux événements inouïs vinrent, un jour, s'imprimer en sa cervelle abrupte. Le président de commune, un vieux, très maigre, qui avait vécu rigide-ment entre sa pipe, son livre de messe et ses champs, mourut et fut porté en terre. Puis, quelque temps après, le bruit courut qu'on allait construire un chemin de fer tout au long de la vallée, un hôtel à Montemagne et que le nouveau président, Théodule Bonat, mettait de l'argent à ces œuvres du diable... Ces bruits couraient comme des furets sous le clair de lune.

— Est-ce bien Dieu possible !... gémissaient les vieilles.

C'était possible, puisque cela se fit. Bedzette, terrée en son coin, assista à tout cela en fourmi habituée à tous les couloirs de sa taupinière et qui la verrait, un jour, écrasée sous un pied brutal.

Plus que jamais elle fuyait le village. Sur la crête des rocs, là-haut, entre les buissons d'épine-vinette et les genévriers, Bedzette et ses chèvres regardaient, en bas, à flanc de roc, les éraflures dessinées par la voie en construction, la tache blanche du grand bâtiment destiné à des étrangers de toutes langues. La Boquillonne, la plus intelligente des chèvres, grimpée sur une souche, en plein azur, réfléchissait beaucoup, gardant dans la bouche tordue de côté une branchette à demi mangée qui tremblait au vent.

— Qu'as-tu ?... lui criait la Bedzette. Ton lait te pèse ?... On va descendre !

Alors, la Boquillonne se retournait. Elle rivait ses yeux clairs, lumineux, sur les petits yeux marrons de sa gardienne, et, tout doucement, en sourdine, elle bêlotait, ce qui signifiait, avec une indiscutable clarté : « Je me demande, Bedzette, si nous n'avons pas vécu notre beau temps... Je me sens toute triste... »

Pour toute réponse, la Bedzette embrassait sa Boquillonne sur ses joues plates.

Oh ! la vilaine petite gare ! L'horrible chemin de fer essoufflé ! Chaque fois qu'il s'arrêtait à Montemagne, peu après on voyait défiler dans la rue des marchands d'œufs de la plaine, d'œufs conservés dans du son, qui se vendaient pour rien, des estropiés, marchands de lacets de souliers, des étrangers bien mis, des femmes à grands chapeaux empanachés... Et le maître d'hôtel, un Suisse allemand abominablement blond et monstrueusement gras, planté devant son péristyle, saluait, souriait, s'empressait, se prodiguait en courbettes.

Bedzette et ses chèvres boudèrent, résolument. Elles les haïssaient, ces intrus, qui les poussaient tranquillement hors de chez elles. Oui ! tout se modifiait sous l'influence nouvelle. D'abord ce fut le boulanger qui peignit sa façade en bleu de ciel et qui se laissa aller à cuire des pains mollets, des gâteaux ronds, alors que l'on avait connu, à Montemagne, jusqu'alors, que de rudes miches de pain bis alignées, épaule contre épaule, sur de simples planches mal équarries. Puis ce fut l'institutrice qui prit des pensionnaires... Les rues escarpées, où n'avait jamais retenti que les accentuations vigoureuses d'un patois mal raboté, rendaient maintenant d'autres échos. Des étrangères à longues dents se permettaient d'admirer les chèvres de la Bedzette : « Aok !... look !... » criaient-elles, « Sauvages !... » pensait la Bedzette, qui n'admettait qu'une langue, la sienne.

Mais la catastrophe finale se préparait. On s'attaquait aux chèvres elles-mêmes, maintenant. La régente ne voulait plus garder les siennes : elles avaient de l'odeur. Et puis les étrangers n'aimaient pas ce lait trop savoureux. Trois chèvres furent vendues à la plaine. La Bedzette en mena le deuil. Et puis ce fut le tour du syndic, de Théodule Bonat, qui vendit aussi les deux siennes sous prétexte qu'il valait mieux avoir une vache de plus ; et enfin celles des Frozet disparurent de la circulation, elles, leurs cornes de chamois, leurs sabots pointus, leurs robes mouchetées de brun, exactement comme si elles n'avaient jamais existé. Ces sept chèvres disparues étaient des chèvres considérées, des chèvres de riches. Ce qui restait n'était que du menu fretin, des chèvres de veuves, des chèvres de vieux... Oh sans doute, les pauvres en garderaient toujours, mais ils les attachaient simplement à un pieu, près d'une haie, au lieu de les envoyer à la montagne... Alors ?...

La Bedzette se sentait diminuer, diminuer... Dans les hauts pâturages, avec les fidèles qui lui restaient, elle s'amusait d'une paille en croix, à tirer, par exemple, la barbe professorale de la Boquillonne. Mais, rentrée au village, elle se répandait en paroles amères :

— Je voudrais bien savoir, disait-elle à la commère Madelon, pourquoi on m'enlève ainsi mes chèvres ? Je n'ai pourtant rien fait de mal !

— Ma foué ! répondait la Madelon, assise au seuil de sa cuisine, moi je n'y puis rien !... On vient un peu fou, voilà tout !

— Tu comprends, ma pauvre Bedzette, expliquait alors le boulanger, elles ont la dent trop prompte, les chèvres. Elles mangent les jeunes pousses. Et, depuis le chemin de fer, ça vaut de l'argent, le bois !

Suffoquée, la Bedzette s'emportait, et dans son hochement de tête furibond, son bonnet vi-rait de côté.

— Les chèvres, c'est des chèvres !... protestait-elle. Il n'y a pas un homme qui résiste à un bon morceau. Les chèvres les imitent, pardine !... A part ça, c'est des bêtes de cœur et d'intelligence, et celui qui soutient le contraire est un menteur !

Et la pauvre Bedzette rentrait enfin chez elle après avoir patoisé et bataillé pour la défense de ses bêtes.

Derrière les portes mal jointes de leur écurie, ses chèvres, reconnaissant son pas, bêlaient avec tendresse.

— Dormez bien, mes belles !... leur répondait la Bedzette, d'une voix de mère qui console.

Arrivée chez elle, elle se sentait tout à coup très découragée. Elle s'asseyait dans un coin de son logis, les pieds sur la terre battue, cherchant un peu de réconfort du côté de la petite fenêtre aux carreaux boudés, tissés de toiles d'araignées, mais qui laissaient deviner, pourtant, les chalets semés sur les prés verts. La Bedzette songeait. Deux partis étaient en présence : elle, ses chèvres, la bande des vieux miséreux, et puis, en face, le président de commune, l'institutrice, l'argent, les étrangers, le chemin de fer... Pour passer sa mauvaise humeur, elle buvait un bol de café trempé de pain dur, mau- gréant :

— Je voudrais que la Vignezeance emporte leur chemin de fer chez le diable !... Attendez seulement que la foudre vous détruise, bandits !

Car la Bedzette avait une confiance illimitée en une force aveugle qui, certainement, avant qu'il soit longtemps, remettrait toutes choses en place. Pour l'instant, elle allumait sa lanterne sourde ; la lumière bienveillante, ternie comme un œil de grand'mère qui a trop regardé, l'éclairait alors, elle et son gîte, un saint Joseph en porcelaine, un petit autel à Marie entouré d'immortelles empoussiérées, le lit immense, tous les recoins intimes que l'imagination de la vieille peuplait d'esprits alertes. En ce logis tranquille, ne pouvait-elle pas jurer à l'aise toutes les fois que l'envie l'en prenait, et aussi, au soleil couchant, les chèvres rentrées, défiler les grains de son chapelet et puis boire une tasse de café bien noir ?

Ni le feu du ciel, ni les saints invoqués par la Bedzette n'intervinrent. La Vignezeance continua, tout au fond des gorges, à rouler ses eaux vertes, à bondir de bloc en bloc, indifférente aux œuvres des hommes. La neige blanchit les sommets, puis la vallée, et l'hiver déroula ses jours aussi gris que le ciel.

Un soir, la Bedzette regagna sa tanière, bouleversée, chancelante. Elle venait de voir, suspendue à une barrière, devant le chalet des Vocat, la peau ensanglantée d'une des plus belles chèvres de son troupeau. Voilà qu'on les tuait, maintenant !... Les gens salaient la viande, et ça durait... ça durait... Décidément, ces étrangers avaient tourné les têtes les plus solides, chavirées par la manie des grandeurs : le lait se vendait plus cher et l'on ne voulait plus que des vaches, des vaches pesantes, à gros ventre stupide, à mufler baveux... Pouah !

Toute seule, au coin de son feu clair alimenté de pives de pin, de buchilles, d'écorces, de bois mort ramassé durant l'été, la Bedzette songeait aigrement. Les branches résineuses, attaquées par la flamme, pleuraient et gémissaient. Peut-être était-ce l'âme des chèvres défunes qui venaient se plaindre une fois encore ?... Alors la Bedzette saisissait son chapelet aux grains moins durs que ses doigts, elle se penchait vers la flamme, et elle pria avec ferveur, demandant au ciel des choses impossibles... Car, n'est-ce pas, quand une chèvre est morte, elle est bien morte !...

(A suivre). Benjamin Vallotton.

Londres et Marseille. — Qui aurait cru les Londoniens capables d'élaborer des histoires marseillaises ?

C'est pourtant le jeu de société à la mode de l'autre côté de la Manche. Les « Tail Stories », les « grandes histoires », font fureur.

Il y a même des concours...

Voici une « Tail Story » primée ; courte, mais bonne. « Ma grand'mère habitait un tout petit cottage. Dans la chambre à coucher, il y avait deux lits. Or, ma grand'mère était la femme la plus propre d'Angleterre. Elle passait ses murs au lait de chaux aussi souvent qu'il était nécessaire pour qu'ils demeurent immaculés. « Quand elle est morte, il n'y avait plus de place que pour un seul lit dans la chambre à coucher. »

La théorie. — Les recrues s'éloignent au pas de gymnastique. Le caporal, affolé ne se rappelle plus comment on leur fait faire demi-tour.

La situation devient plus pathétique de seconde en seconde.

Enfin, une voix compatissante et gouailleuse s'élève des curieux qui entourent la place devant la caserne :

— Dis-leur tout de même quelque chose, hé ! petit. Quand ce ne serait qu'« au revoir ! »

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Richard Lausanne
 Tél. 34.366
 Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
 Zumbstein 1935 à 3 fr. 75
 Albums Yvert dernières éditions.

C'est vrai !...
 En cas d'indisposition subite, indigestion, faiblesse, etc., un petit verre de la liqueur de marque « DIABLERETS », consommé pur, remonte instantanément.
 Essayez une fois et vous serez convaincu !
 Pour la rédaction : J. B. ou, edit.
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.